Première année N° 42 Dimanche 13 novembre 1864

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez les principaux libraires
et à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Les abonnements partent du 1er février et du 1er août.

Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Un numéro séparé, pris au bureau, 10 c.; hors du bureau, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
(Matthieu, XXII, v. 39.)

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
Que tous ne soient qu'un.
(Jean, XVII, v. 21.)

VÉRITÉ
Je suis le chemin, la vérité et la vie.
(Jean, XIV, v. 6.)

DE L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

(*Suite.* — Voir le n. 41.)

Nous avons insisté beaucoup, jusque là, dans nos recherches infructueuses, ayant pour but de rencontrer ce que l'on appelle l'Eglise, au point de vue de l'Eglise romaine, et nous n'avons pu constater que ce résultat : c'est que l'Eglise, dite tribunal infaillible, ne connait pas elle-même sa composition.

Mais, admettons pour un moment que ce tribunal prétendu infaillible soit composé d'une manière quelconque, du Pape seul, du Pape réuni au concile, ou du concile sans le Pape, qu'importe ! admettant que tout le monde soit d'accord sur l'adoption de l'infaillibilité dans l'un de ces trois éléments de constitution, il est intéressant de savoir si ce tribunal ne s'est pas trompé quelquefois.

Nous ne prendrons qu'un très petit nombre d'exemples, car si nous prouvons qu'il s'est trompé une fois, il n'y a pas de raison pour qu'il ne se soit trompé deux fois, trois fois, *et cœtera;* enfin qu'il ne se trompe pas encore en condamnant le Spiritisme.

Parlerons-nous de l'erreur dans laquelle la source de l'infaillibilité s'est troublée au point de vue scientifique? ce n'est guère la peine. Tout le monde connaît les tortures infligées au malheureux Galilée, annonçant le premier une *erreur* professée aujourd'hui, conformément aux données de la science, depuis l'école dite de la Doctrine Chrétienne jusqu'à la chaire du grand Séminaire, jusque dans les basiliques luxueuses, du haut de la chaire des prédicateurs les plus éminents, par tous les agents de l'Eglise infaillible, qui se donne ainsi un formel démenti. Partout maintenant l'Eglise admet que c'est la terre qui tourne et non le soleil.

Sans parler des erreurs intéressées, comme le tarif des indulgences, des dispenses et de l'absolution, du commandement d'abstinence de la chair le samedi, récemment rétracté en échange du denier de Saint-Pierre; sans parler du petit commerce des prières que l'Eglise fait payer aux vivants pour les Esprits des morts, commerce qui a fait dire à l'un de nos philosophes célèbres (1), en parlant des agents cléricaux : « Ils vendaient des arpents dans le Ciel pour un nombre égal d'arpents de terre, et ils avaient la modestie de ne pas exiger de retour. » Sans parler d'une foule d'erreurs, dont la seule nomenclature serait beaucoup trop longue, nous nous occuperons seulement de l'histoire succincte de deux d'entre elles qui, de nos jours, sont flagrantes, l'une par ses résultats monstrueux, l'autre par sa promulgation toute récente. Il s'agit du célibat des prêtres et du dogme de l'Immaculée Conception. Après cela, nous prouverons aussi, par l'histoire, l'erreur nouvelle commise par l'Eglise infaillible qui traite aujourd'hui le Spiritisme, comme autrefois les païens, au rapport de Tacite, traitaient le Christianisme naissant ; et nous démontrerons que la science à laquelle est appliqué le nom nouveau de Spiritisme, a fait l'objet de l'enseignement dans l'Eglise romaine elle-même.

(1) Condorcet. *Progrès de l'Esprit humain.*

Le célibat des prêtres, qui paraît aujourd'hui une question de foi ayant la valeur d'un dogme fondamental, est, disons-nous, une erreur historique, en ce sens que l'Eglise de Rome veut faire croire que le célibat a été, de tous temps, la condition de ceux qui ont été chargés par le divin Maître d'*instruire les nations*.

C'est une erreur historique :

Parce que, d'abord, Saint-Pierre, le premier évêque de Rome, sur lequel on prétend modeler les papes, Saint-Pierre était marié : c'est Matthieu l'évangéliste qui nous le dit, en nous rapportant que Jésus guérit sa belle-mère. « Puis, Jésus étant venu à la maison de Pierre, vit sa *belle-mère* couchée au lit et ayant la fièvre; il lui toucha la main et la fièvre la quitta; puis elle se leva et les servit. » (Matth., ch. VIII, v. 14 et 15.) — Saint-Paul nous l'apprend aussi : N'avons-nous pas le pouvoir de *mener avec nous* (1) une femme d'entre nos sœurs, comme les autres apôtres et les frères du Seigneur et Céphas (Pierre)? (*Ep. aux Corinth.*, ch. IX, v. 6.) « Le mariage est honorable entre tous, » dit le même apôtre. (*Ep. aux Hébreux*, ch. XIII, v. 4.)

Nous avons signalé dans une autre circonstance l'épitre de Saint-Paul à Timothée (2), lui indiquant les qualités que doivent réunir les évêques et les diacres. Ils doivent être *époux* d'une seule femme *(unius uxoris virum)*, c'est-à-dire qu'ils ne doivent point se laisser aller à la polygamie, pratiquée en ce temps-là par les Juifs et les Orientaux; c'est en ce sens de la prohibition de la polygamie qu'il faut entendre ce passage et non dans celui donné par les enseignements de l'Eglise, qui détournent le sens véritable

(1) Cette traduction est défectueuse : *Ducere uxorem* ou *mulierem*, dans le langage du droit romain, signifie *épouser une femme* et non, comme le ferait croire la traduction, faire *voyager* avec soi une femme, car cette version n'a aucun sens.

(2) *Sauveur des Peuples*, n° 36.

pour le faire trouver conforme aux conciles qui ont prescrit le célibat, en faisant dire à Saint-Paul que les évêques devaient n'avoir épousé qu'une seule femme, laissant à entendre qu'ils devaient être veufs pour être revêtus des fonctions épiscopales.

Si le célibat eut été, dès le commencement la loi de l'Eglise du Christ, il eut été, ce nous semble, parfaitement inutile de chercher à proscrire le mariage des prêtres, ainsi qu'on le fit au concile de Nicée, en 325. Mais cette proposition fut rejetée par l'assemblée qui, entraînée par la vigoureuse discussion de Paphnutius, évêque de la haute Thébaïde, se prononça contre le joug qu'on voulait imposer aux ministres du culte (1). « Il ne faut point, dit-il, imposer un joug si pesant aux clercs sacrés, c'est-à-dire aux évêques, aux prêtres et aux diacres; le lit nuptial est honorable et le mariage sans tache; cet excès de rigueur nuirait plutôt à l'église; tous ne peuvent porter une continence si parfaite; la chasteté conjugale en serait peut-être moins gardée, etc. » Il faut avouer que l'abbé Fleury (2), qui fait tenir ce langage à l'orateur, a soin d'y faire cette singulière addition pour établir une apparence de relation entre le discours de Paphnutius et l'état de la question du célibat, dans son temps : « Il suffit, fait-il ajouter à l'orateur, que celui qui était une fois ordonné clerc n'ait plus la liberté de se marier; mais qu'il ne fallait pas le séparer de la femme qu'il avait épousée étant encore laïque. »

Dans un autre passage, à propos de la femme de Pierre, il dit qu'il était fort difficile alors (au temps de l'épiscopat de Timothée), de trouver des hommes qui n'eussent pas été mariés, parce qu'il n'y avait que trente ans que la doctrine du Christ était connue et que les évêques devaient avoir cinquante ou soixante ans. — Nous nous demandons s'il a pu, de bonne foi, entrer dans la pensée de l'abbé Fleury, que 325 ans après la naissance du Christ la même raison existât encore. N'est-ce pas une preuve flagrante du besoin de faire croire à l'obligation préexistante du célibat, qui lui fait ajouter ces paroles au discours de l'évêque de Thébaïde?

Ainsi donc, Pierre était marié, les apôtres Jacques et Jude étaient mariés, Timothée, évêque, était marié ou pouvait se marier, ainsi que tous les autres évêques, ainsi que le déclare Saint-Paul pour lui-même, à la condition de n'avoir qu'une seule femme; tous les prêtres et évêques se mariaient avant le quatrième siècle, puisque dans le concile de Nicée on chercha à interdire le mariage, et que la proposition fut rejetée.

Les prêtres continuèrent donc de se marier, bien que l'on voulût introduire la règle du célibat, que quelques-uns adoptèrent en apparence. Mais aussi quelles furent les conséquences de ce joug imposé à la nature humaine? Lisons encore l'abbé Fleury à ce sujet :

« Pierre Damien, dit-il, cardinal-évêque d'Ostie, adressa au Pape, en 1059, une lettre touchant le célibat des prêtres, et il la commença ainsi :

« Dernièrement, dans une conférence que j'eus par votre ordre avec quelques évêques, je voulus leur persuader la nécessité de la continence pour les ecclésiastiques, mais je ne pus tirer d'eux, sur ce point, de promesse positive. Premièrement, parce qu'ils désespèrent de pouvoir atteindre à la perfection de cette vertu; ensuite, parce qu'ils ne craignent pas d'être punis pour l'incontinence par le jugement d'un concile. L'Eglise romaine est accoutumée en notre temps à dissimuler ces sortes de péchés, à cause des reproches des séculiers. Cette conduite serait supportable, si c'était un mal caché; mais, il est tellement public que tout le peuple connaît les lieux de débauche, les noms des concubines et de leurs parents; on voit passer les messages et les présents; on entend les éclats de rire, on sait les entretiens secrets; enfin, il est impossible de cacher les grossesses des femmes et les cris des enfants. Ainsi, on ne peut excuser ceux qui devraient punir des pécheurs si décidés. » Il conclut en exhortant le Pape à arrêter le cours de ces désordres (1).

Tel est le tableau tracé, au XI[e] siècle, par un cardinal-évêque et légat du Pape, des mœurs des prétendus représentants de Dieu sur la terre!

A. Lefraise.

(*A continuer.*)

(1) Socrates. *Hist. Eccl.*, cap. VIII.

(2) L'abbé Fleury, prieur d'Argenteuil, confesseur du roi Louis XV. *Hist. Eccl.*, liv. 11.

(1) L'abbé Fleury. *Hist. Eccl.*, t. IX, liv. LX. 38.

La pluralité des existences, que ne veulent pas admettre les gens qui n'ont pas suffisamment réfléchi sur cette question et la tranchent quand même négativement, se trouve à chaque instant reproduite par les écrivains les plus estimés des temps modernes. Nous en trouvons un nouvel exemple dans Arsène-Houssaye, écrivain dont la plume vive et gracieuse a tracé, dans son *Voyage à ma Fenêtre*, les *Souvenirs d'une autre vie* (2), où nous trouvons le passage qui suit :

« Il y a des femmes qu'on aime, parce qu'on les a aimées dans un autre siècle. Dès qu'on les voit — dès qu'on les revoit, — il semble qu'on ressaisit quelque rayon ou quelque souvenir de sa vie ancienne. Ma voisine la ténébreuse, je l'ai aimée dans un autre siècle. Elle chantait tout à l'heure, sur un air de Lully, une chanson qui dit que l'amour est la fleur de l'arbre de la science.

— Vous avez raison, ma voisine, l'amour est la seule fleur de la vie qui vaille la peine d'être cueillie; mais les amoureux sont aveugles, ils cueillent les épines et laissent la rose.

— Vous avez peur, mon voisin; les suprêmes délices, c'est de se déchirer les mains. La rose est un symbole, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus.

— Vous êtes trop savante, ma voisine. Quelle adorable chanson vous chantiez tout à l'heure!

— Une vieille chanson toujours nouvelle, sur un vieil air toujours nouveau.

— Votre chanson, je l'ai entendue, si j'ai bonne mémoire, à la cour de Louis XIV, ou plutôt sous la régence. Vous rappelez-vous? vous me la chantiez alors dans quelque paradis de Watteau. La vie est un roman; à chaque page on s'écrie : J'avais déjà lu cela. Sous la régence, dans le paradis de Watteau, je m'appelais Adam, et vous vous appeliez Ève. Ah! comme vous portiez bien votre robe à queue!

— Je ne m'en souviens pas; pourtant, je pense comme vous, la vie est un roman qu'on lit pour la seconde fois. Ainsi, au parfum des premières roses d'avril, le souvenir entraîne notre âme à travers les belles vallées de la vie que nous avons dépassées à jamais. L'horizon se rouvre derrière nous bien au-delà du berceau, bien au-delà du siècle. Je suis bien sure de n'en être pas à ma première existence. Je ne sais si j'ai vécu sous la forme d'une cigale, d'une hirondelle, d'une tigresse; mais j'ai vécu dans d'autres temps. Qui sait? Je ne serais pas très surprise si on me disait que j'ai été une de ces belles filles de la Bible qui allaient sur la montagne pleurer leur virginité. Mais, pourquoi, je vous le demande, le souvenir d'une autre vie est-il si confus?

— Parce qu'on ne repasse pas impunément par le berceau, parce qu'il faut toujours laisser beaucoup d'espace à l'imagination, parce que l'histoire est là pour nous servir de géographie dans ce pays perdu du temps passé. Ne vaut-il pas mieux pour son orgueil supposer sa figure ancienne parmi les figures radieuses, que de savoir, par exemple, qu'on a été un esclave obscur? Croyez-moi, la science de la vie, c'est de ne pas voir trop loin dans le passé

(2) *Voyages humoristiques*, pages 154 à 156. — Librairie Hachette et C[e], 1856.

ni dans l'avenir. Oh! la belle vie que celle dont on soulève à peine le voile — dont on ne dénoue jamais la ceinture. On ne sait pas d'où vient la source, on ne sait pas où elle va. Ne montons pas sur la colline pour voir le chemin de la vallée; quand on sait d'avance le chemin, c'est bien la peine d'aller jusqu'au bout. Ce qui me charme en vous, ô ma voisine adorable! — que je n'adore pas, — c'est que je ne vous connais pas et que vous ne vous connaissez pas vous-même.

— Ce qui me charme en vous, ô mon voisin! c'est que vous êtes le premier homme que j'aie rencontré qui ne m'ait pas dit au passage : « Vous êtes belle et je vous aime. »

— C'est que je n'ai pas l'habitude de demander l'aumône : les femmes ne donnent que ce qu'on leur prend. Ah! que je les ai en pitié tous ces pauvres amoureux transis qui chantent leur sérénade en ayant l'air de demander un sou!

— Prenez garde! mon voisin, je vais dire aussi que vous êtes savant.

— Savant! je sais tout et je ne sais rien. Cependant, j'ai arraché quelques pages du bréviaire de M. Cupidon. Voulez-vous lire celle-ci? elle vous expliquera pourquoi vous prenez quelque plaisir à rayonner parmi vos cinq ou six amoureux.

Ma voisine me sort la page des mains. »

La réincarnation ne saurait être plus nettement et plus carrément admise. On ne manquera pas d'objecter que c'est un écart de l'imagination de l'auteur; mais pourquoi plutôt écart d'imagination que souvenir vague, mais réel, ce qu'on appelle idée innée?

A, L.

COMMUNICATIONS SPIRITES

LES DEUX PÈRES

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE

Médium : Mme COLLIGNON

Voyez-les! Tous deux ont subi la plus cruelle épreuve qui puisse atteindre l'humanité! Tous deux ont perdu le fils, espoir de leur vieillesse, la gloire de leurs cheveux blancs! Ils étaient beaux, ces fils, beaux du cœur comme de l'enveloppe qui recouvrait leur âme; ils étaient intelligents, aimables et doux. Dès l'enfance la fleur avait été séduisante, les fruits en étaient attrayants et promettaient d'être savoureux; mais au moment de la maturité, l'arbre s'est désséché et bientôt il est retourné dans la poussière qui lui avait donné naissance.

Pauvres pères, comme ils souffrent!

Non, non! Ne dites pas qu'ils souffrent tous deux, car ils ont une bien grande différence dans la manière de sentir le coup qui les frappe. L'un, chrétien de nom, soumis aux devoirs que l'Eglise impose, a suivi jusqu'à sa dernière demeure l'enfant adoré auquel il a fermé les yeux. Tout son cœur s'est brisé dans les sanglots qui lui ont éclaté dans la poitrine! Toute son âme est partie avec l'âme de cet enfant, car à présent que lui reste-t-il? Chrétien indolent, machine à croire et à prier, il n'a pas la foi, il n'a presque pas l'espérance; il n'est pas tout-à-fait matérialiste, mais si peu s'en faut! En rejetant sur ce cher corps la première poignée de terre qui le recouvre, il dit adieu à tout ce qu'il aime et ne voit plus qu'un cadavre couvert de pourriture, foyer d'infection, ne pouvant inspirer que l'horreur! Oh! combien il souffre, le malheureux père! quelles convulsions, quelles angoisses!

A côté, l'autre père vient aussi déposer les restes de celui qu'il aimait, cet enfant plein d'avenir, plein d'espoir; ce cœur noble et généreux sur lequel il comptait, lui, père heureux, pouvoir reposer sa tête blanche jusqu'à ce que le dernier soupir vint s'exhaler de sa poitrine usée. Il est près de ce corps, il regarde la fosse béante, un soupir s'échappe de sa bouche... mais bientôt ses yeux s'élèvent vers le ciel, ses yeux se sèchent, et le bonheur, un bonheur ineffable se peint sur son visage qu'un saint enthousiasme illumine! C'est que pour lui, la mort a déchiré le voile hideux dont elle s'enveloppe; elle se découvre à ses regards et son fils, son enfant bien-aimé lui apparaît rayonnant dans la gloire du Seigneur.

Plus de larmes, plus de regrets, il est là, toujours là. Il lui parle, il le console, l'encourage. Il lui montre le ciel où sa résignation doit le conduire; il devient, lui, l'enfant pleuré, il devient le consolateur, l'appui de son père.

Ah! quelles joies ineffables ne goûte-t-il pas? Comme il voudrait, ce père heureux, faire partager son bonheur à l'ami qui, frappé comme lui, se tord dans les angoisses du désespoir. Comme il voudrait lui dire : « Ouvre les yeux et tu verras comme moi, car le Seigneur a fait la lumière pour tous. »

Ecoute, ami, et tu entendras comme moi, car les Esprits du Seigneur parlent à tous. Ah! viens, viens à nous! Comprends la sublimité de ces mystères si longtemps cachés par la cupidité ou l'intérêt personnel. Entends cette grande voix qui s'élève des quatre points de l'horizon et qui vient consoler les hommes affligés; qui vient fortifier les faibles, soutenir les indécis, ramener dans la voie ceux qui s'écartaient; ouvrir les oreilles des sourds, les yeux des aveugles! Ah! viens, viens! Les Esprits du Seigneur sont là qui t'attendent. Leurs bras s'étendent vers toi, et ton fils, ton enfant bien-aimé est à leur tête t'appelant du fond du cœur. Ecoute sa voix; elle s'élève dans le silence pour te consoler, pour t'apprendre à chanter les merveilles de la création; pour t'apprendre à bénir le Seigneur.

Viens, viens et tes yeux n'auront plus de larmes, et tes jours n'auront plus d'inquiétudes, et tes nuits n'auront plus d'angoisses. Viens! Les Esprits du Seigneur t'appellent, entends leurs voix amies.

Mais l'un avait la foi, cette foi qui vient du cœur et qu'éclaire la raison. L'autre avait la foi apprise, celle qui ferme les yeux à la lumière.

Et la vie de l'un était un cantique d'action de grâce en faveur de l'éternel miséricordieux!

Et l'autre maudissait!

Mes frères, choisissez.

MICHELLI.

Après avoir remercié les guides.

Vous l'avez entendu, mes amis, ne vous laissez arrêter par aucune considération mondaine. Nous vous l'avons dit et nous le répétons : ne heurtez personne; laissez venir à vous les petits enfants et comme Jésus, ce modèle de douceur, prenez-les dans vos bras pour les élever jusqu'à vous, jusqu'aux bons Esprits qui vous guident. Ayez toujours la main tendue vers ceux qui ont besoin d'appui, mais ne cherchez pas à les amener de force. Faites comme le jardinier habile qui juge quand le fruit est mûr et le cueille, mais n'arrache pas violemment de l'arbre celui qui, trop vert, n'aurait pas encore de saveur. Vous, spirites, pouvez patienter pour vous et pour vos frères. Vous le savez, l'œuvre incomplète doit s'achever et pour le Seigneur le temps n'a pas de durée. Si donc, l'œuvre ne se termine pas aujourd'hui, elle s'accomplira demain. Il faut que tout fruit ait le temps de mûrir. Jetez donc la semence et de la graine la plus petite vous verrez sortir l'arbre gigantesque dont les rameaux doivent s'étendre et projeter leur ombre sur l'univers. Jetez la graine la plus petite, mais jetez-la avec soin. Choisissez la bonne terre afin que ses racines puissent croître dans le sol et s'y attacher fortement; car plus les racines seront vigoureuses, plus les branches seront touffues.

Courage, bons ouvriers; travaillez hardiment à la vigne du Seigneur. Venez à toute heure du jour et chacun de vous recevra le salaire qui lui est dû.

JOSEPH.

Les journaux de Paris et de Londres, et après eux la presse de province, entretiennent leurs lecteurs des phénomènes surprenants obtenus en ce moment à Londres par les *frères Davenport*, médiums Américains, desquels nous avons parlé il y a quelque temps. L'*Indépendance Belge* et le *Pays* notamment, signalent les succès qu'obtiennent les deux médiums, dans des termes qui font voir que les rédacteurs de ces journaux ne sont point encore arrivés à la croyance au Spiritisme, qu'ils critiquent sans l'avoir étudié ; mais cette critique les prépare d'elle-même à la croyance lorsque, vaincus par les faits qu'ils seront sans doute appelés à constater quand les frères Davenport seront à Paris, il leur faudra se rendre à l'évidence.

Les frères Davenport sont connus depuis longtemps, de nom du moins, par les personnes qui s'occupent du magnétisme spiritualiste, clef de la science spirite.

Le baron Dupotet parle de ces jeunes gens, dans son *Traité complet de magnétisme animal*.

Voici ce qu'il dit de ces jeunes gens d'après le journal *New-England spiritualist* (numéro du 18 août 1855) :

A Buffalo, chez M. Davenport, nous avons assisté à des séances répétées, tant dans l'obscurité qu'en plein jour.... Les médiums sont deux garçons, fils de Davenport, dont l'un n'a pas encore seize ans, et l'autre en a quatorze. Assis vis-à-vis l'un de l'autre à une table ronde qui doit peser environ quarante ou cinquante livres, leurs mains à plat sur la table, celle-ci a été soulevée ; ces soulèvements ont été renouvelés lorsque je me suis assis dessus, dit M. Jos. Barthet, rédacteur de l'article, puis M. Lanuyer, puis tous deux ensemble, ce qui en dernier lieu, formait un poids total de trois cent soixante livres environ. Pour que l'on ne pût pas objecter que les enfants auraient pu faire effort avec leurs genoux, j'ai placé mes deux mains sur ceux de l'aîné pendant que M. Lanuyer était debout sur la table entre le centre et ce même médium. (Cela se passait en plein jour, et j'affirme que la table, qui a été complétement soulevée, n'a pas été autrement touchée que par la paume des mains superposées, comme je l'ai dit ci-dessus. Nous étions seuls à cette séance qui a été improvisée ; c'était un dimanche vers midi... Un autre jour, avec diverses personnes, toutes se tenant debout et les mains seules touchant le dessus de la table, celle-ci a encore été soulevée.

EXPIATION D'UN ESPRIT

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

III

Le 6, de grand matin, les Autrichiens se répandirent des hauteurs et vinrent attaquer les premiers postes français. Eugène, n'ayant pas reçu les dernières instructions de l'empereur, se contenta de se tenir sur la défensive. A la droite de l'armée d'Italie, Davoust avait repoussé, sur Neusiedel, les ennemis qui s'étaient avancés jusqu'à Glinzendorf ; mais sa gauche se trouva découverte par Masséna, qui perdait du terrain. Eugène fit faire un mouvement au général Mac-Donald, pour se couvrir de ce côté. Napoléon arriva sur ces entrefaites : les Français reprenaient l'avantage ; Davoust était sur le point de forcer Neusiedel, et Masséna, ayant rallié ses troupes, marchait en avant pour reprendre Breitenlée. Sur l'ordre de l'empereur, le général Mac-Donald, à la tête d'une forte colonne, se dirigea sur Süssenbrunn en perçant le centre de l'armée autrichienne ; entre Wagram et Breitenlée, Mac-Donald s'ouvrit un passage à travers les ennemis qu'il rejeta sur leurs ailes ; alors l'archiduc Charles ordonna à celles-ci de marcher l'une vers l'autre, afin de resserrer entr'elles deux la colonne française dont la tête atteignait déjà Süssenbrunn. Mais cet effort suprême échoua contre l'inébranlable fermeté des troupes de Mac-Donald, qui s'étaient formées en carré, afin de présenter, de toutes parts, un front à l'ennemi. Les Autrichiens, chassés de Neusiedel, fuyaient de ce côté ; le vice-roi les repoussait du plateau de Wagram et le général Pacthod, ayant pris ce village, vint le rejoindre. Ils marchèrent ensemble sur Gerasdorff ; Mac-Donald, qui venait d'emporter Süssenbrunn, les seconda dans cette attaque, et les Autrichiens furent mis en déroute.

Dans les deux jours que dura cette bataille, l'armée d'Italie fit de grandes pertes ; l'une de ses divisions même, celle du général Serras, dut être dissoute. Mais elle fit de nombreux prisonniers et conquit plusieurs canons.

Le 7 juillet, la grande armée se sépara d'elle et la laissa devant Vienne, pour couvrir cette ville.

Baraguey-d'Hilliers était devant Presbourg depuis le 3 juillet. Eugène l'avait chargé d'y retenir l'archiduc Jean, ou du moins une partie de ses troupes, afin de priver l'archiduc Charles d'un renfort de ce côté. Celui-ci enjoignit effectivement à son frère de venir le trouver sur le champ de bataille de Wagram, lui mandant qu'il était attaqué ; mais Jean, qui n'obéissait qu'à la dernière extrémité aux ordres du généralissime, fit en sorte qu'il arriva trop tard. Ayant appris les événements des journées du 5 et du 6, il revint à Marchegg, sur la March, petite ville protégée par des travaux. Il y laissa ses troupes et retourna le 8 à Presbourg.

Pendant son absence, Baraguey-d'Hilliers avait attaqué les ouvrages avancés qui couvraient cette ville. L'île de Theben fut le théâtre d'un combat, et Baraguey-d'Hilliers s'en empara, ainsi que de l'île d'Engerau, qui venait d'être évacuée.

De leur côté, les Autrichiens qui étaient sur la rive droite de la March, abandonnèrent leur position de Marchegg, devant les troupes qu'Eugène y poussa.

L'armistice de Irnayrn avait stipulé l'évacuation du Tyrol ; la reddition de Presbourg avec son territoire, et l'évacuation du château de Gratz. Après quelques difficultés, Presbourg fut remise aux Français, qui commençaient à gagner leurs cantonnements respectifs ; mais l'archiduc Jean, mécontent de cet armistice, comme de tout ce que faisait son frère, persuada à l'empereur François d'Autriche de le désavouer, et ordonna aussitôt divers mouvements aux généraux qu'il avait sous lui : cela n'aboutit à rien et il reçut bientôt l'ordre d'exécuter l'armistice.

Le Tyrol n'avait cessé d'être en proie à des agitations plus ou moins violentes. Le général autrichien Buol ne commença à l'évacuer que le 1er août. Le retard apporté à l'exécution de l'armistice, avait occasionné des hostilités entre les Français et les troupes autrichiennes. Le 9, celles-ci étaient toutes retirées, mais les insurgés tyroliens, privés de leur appui, n'en étaient pas plus disposés à se soumettre. Le général Rusca, chargé de leur ôter leurs armes, échoua dans le vallon de la Haute-Drave, où on l'attaqua même, et il jugea qu'il ne réussirait pas mieux ailleurs.

Jusqu'en septembre, il ne se passa rien d'important en Tyrol. Le 26, le général Peyri y entra, sur l'ordre du prince Eugène. Il repoussa les insurgés devant lui jusqu'à Trente, qu'il réoccupa ; de là, il se porta en avant et enleva quelques positions ; les insurgés les lui reprirent bientôt et vinrent même l'investir dans Trente : mais ayant reçu des renforts, il brisa leur ligne de blocus et les rejeta au-delà de l'Avisio.

(*A continuer.*)

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.